

## LE MÊME ACCOUTREMENT



*Le garçon de bureau.*—Une dame demande à vous parler.  
*L'horloger Barbarin.*—Oh ! là, là ! Attends que je passe mon vêtement.  
*Le garçon.*—Ce n'est pas la peine ; elle a le même habillement que vous.

L'attitude solennelle de cet être humain qui tournant le dos à la terre, semble lui dire un éternel adieu et dont l'œil atterré paraît lire maintenant les décrets redoutables de l'immuable éternité ; en face de cette morte, insensible désormais à ceux à qui elle a pourtant donné deux fois la vie : la vie de la nature et la vie par le dévouement ; à l'aspect du cadavre de cette martyre de l'amour maternel et de la reconnaissance, plus grande dans son immobilité cadavérique, pensait en ce moment Mystigo, que lui-même, bravant héroïquement la mort sur les épaules ; en face de la mort enfin, frappant pour la première fois les regards épouvantés de l'enfant et du jeune homme, tous deux restèrent un instant atterrés. Puis chacun sentant qu'il venait de perdre un immense trésor dans la vie : l'un, une mère ; l'autre, une bienfaitrice, ils éclatèrent en sanglots. Alors l'enfant se roula sur le corps de sa mère, la suppliant naïvement, avec des cris déchirants, de revenir à la vie ; Mystigo à genoux, pria et sanglotait comme s'il eût perdu sa propre mère.

Il était une heure lorsqu'il quitta la chambre mortuaire pour rentrer à l'hôtel où son père l'attendait avec anxiété, ne connaissant rien encore du rôle que son fils venait de jouer. Bruyants éclats de rire des employés de l'hôtel en voyant Mystigo dans son singulier costume, mais les rires se changèrent en admiration lorsqu'on connut la cause de ce négligé. Le lendemain, des amis allèrent à la recherche de la défroque de Mystigo et la lui rapportèrent. La mort de la brave femme retarda le départ de Mouton. Les funérailles, faits aux frais de la ville, furent magnifiques : la musique des cuirassiers et la fanfare de la ville prêtèrent leur concours ; la population entière, admirant le courage de cette sympathie qui entourait Mystigo, s'était fait un devoir de l'accompagner jusqu'à la tombe. Tout ce qu'il y avait de collégiens en ville avaient pris place derrière le corbillard et Mystigo conduisait le deuil à côté du petit garçon de la défunte. Au cimetière, le maire fit une allocution sur la noble conduite de la pauvre femme.

Le lendemain, de ce jour funèbre, un jeune homme se présentait chez l'horloger le plus important de la ville et lui exhibant une montre, il lui disait : « Combien m'offrez-vous de cet objet ? » Le bijoutier prit sa loupe, examina, retourna plusieurs fois dans ses mains chaîne et montre, puis relevant ses yeux éblouis, il dévisagea notre jeune homme et lui dit d'un air navré : « Rien, monsieur, car jamais probablement, je ne pourrai la vendre. Cette montre est un chef-d'œuvre et de pareils bijoux ne se vendent qu'à Paris.

—Avec la chaîne, à combien l'estimez-vous ?

—Je ne croirais certainement pas la payer trop cher en vous en offrant vingt mille francs car pour un amateur, elle en vaut vingt-un à vingt-deux

mille mais je vous le répète cher monsieur, je n'en aurais probablement pas l'écoulement.

— Donnez-moi les vingt mille francs et faites une annonce dans le journal du département que je m'engage à payer et si vous ne réussissez pas la vendre, je vous rends votre argent et reprends la montre.

L'offre était engageante car l'horloger sourit ; néanmoins, il dit à son interlocuteur :

— Mais qui êtes-vous donc, monsieur, pour avoir tant de confiance en votre étoile ?

— Regardez-moi, répondit l'autre, et dites-vous bien que celui à qui appartient cette figure-là, n'avance rien qu'il n'en soit sûr ! et tenez, ajouta-t-il, voici mon portrait et mon adresse ; avec cela et le papier que voici, visé par le commissaire de police et par lequel je m'engage à reprendre la montre d'ici un mois, si elle reste invendue vous êtes couvert de vos risques. L'horloger lut posément l'engagement en question, légalisé, c'est-à-dire, endossé par l'autorité qui déclarait connaître le signataire et parut satisfait. Mais alors, observa encore timidement l'industriel

qui espérait maintenant une bonne aubaine avec cette affaire, si vous êtes sûr de la prompte vente de votre montre ; pourquoi ne la faites-vous pas annoncer à votre profit ? — Je pourrais vous répondre que vous m'en demandez trop et que cela est mon affaire mais je suis trop bon garçon pour vous parler ainsi ; qu'il vous suffise de savoir que j'ai besoin immédiatement de ces vingt mille balles (lisez vingt mille francs) pour solder une dette d'honneur.

Le fabricant de chronomètres s'inclina en présentant ses excuses, mais à ce mot dette d'honneur, il redevint soupçonneux et regarda plus attentivement celui qui venait de prononcer cette expression compromettante et qui paraissait presque un enfant ; son œil courait successivement du jeune homme au portrait puis tout à coup, frappé par un soudain souvenir, il s'écria : « Mais je ne me trompe pas, vous êtes... oui, vous êtes bien le héros de la place du Palais de Justice. — Oui, dit Mystigo simplement. — Oh ! alors, dit l'horloger, je suis heureux que le hasard me procure l'occasion d'être utile à un jeune homme aussi digne que vous. Puis, ouvrant son coffre-fort, il en tira un livre à souche dont il remplit deux feuilles ; détachant alors le feuillet du talon, il le tendit à Mystigo en disant : Voici un chèque de vingt mille francs payable chez Mr Courcelle, banquier de Vesoul, et quoique vous fassiez de cet argent, cher monsieur, conclut l'horloger, je ne doute pas qu'il ne soit utilement employé entre vos mains.

Mystigo remercia et courut chez le banquier. Il demanda à le voir et lui dit : Monsieur, voici un chèque payable sur votre caisse ; je désire le laisser en dépôt dans votre banque pour une période de quinze années, au nom d'un enfant de six ans dont voici les noms sur ce papier et qui entre aujourd'hui à l'orphelinat.

L'administration de cette institution retirera les intérêts de cette somme pendant la dite période, pour l'entretien et l'éducation classique ou professionnelle de l'enfant, selon ses goûts. A sa majorité, il pourra retirer tout ou une partie du capital, pour son établissement. L'enfant n'a aucun parent qui puisse lui servir de tuteur. Le banquier fit rédiger un acte notarié en conséquence. Cet acte fut signé par lui, l'administrateur de l'orphelinat et Mouton, émané en cette circonstance par son père qui avait toute confiance en son fils. C'est ainsi que Mystigo remplissant la promesse faite à la mère mourante d'assurer l'avenir de son fils et de son frère libre comme il l'appelait l'enfant.

On le voit, Mystigo était homme d'affaires à l'occasion : c'était lui, en effet, qui avait combiné tout ce plan de donation sur la tête de l'orphelin. Certes, la ville aurait pris soin de l'enfant dans le cas où Mystigo ne l'aurait pas doté ;

mais il n'aurait appris qu'un métier à l'orphelinat, tandis que la somme déposée sur sa tête allait lui permettre de faire un cours d'étude, suivant la volonté du donateur.

Avant son départ, Mystigo alla faire une prière sur la tombe de sa bienfaitrice et rendre une dernière visite à l'orphelin. — Calme-toi, lui dit-il, cher petit frère ; les bonnes sœurs de l'orphelinat seront pour toi aussi dévouées que ta maman, n'est-ce pas, ma sœur, dit Mystigo en s'adressant à une religieuse présente. — Oh ! certainement, répondit l'hospitalière de St Vincent de Paul en embrassant l'enfant. — Tu vois, petit, comme elles t'aiment déjà, les chères sœurs, ajouta-t-il ; quant à moi, je reviendrai te voir aussitôt que je le pourrai : allons, adieu, je t'aimerai toujours... jusqu'à ma mort ! et Mystigo serra longuement l'enfant dans ses bras. Celui-ci pleurait, se cramponnait à lui en lui déclarant qu'il ne voulait pas le quitter. — Mais, mon ami, Dieu m'appelle ailleurs ; et puis, ainsi que je te l'ai dit, je reviendrai te voir. Mais les larmes de l'orphelin coulaient plus fort et il criait dans son langage enfantin : non, non, veux pas que tu partes, t'es bon, toi, je t'aime, je n'ai plus de maman, reste ici près de moi, pour la remplacer. La vue de ce pauvre enfant, sanglotant dans les bras de Mystigo et refusant de le laisser partir, présentait une scène déchirante. C'est que le cher petit sentait instinctivement que ce jeune homme tout à la fois son sauveur, son bienfaiteur, son frère et son père adoptif, était véritablement un ami, chose si rare dans le monde. Il ne fallut rien moins que les promesses, les caresses et les cajoleries successives des vingt religieuses de l'établissement, pour décider l'orphelin à laisser partir Mystigo et le calmer, mais ce fut avec la promesse formelle que son petit papa, comme il appelait Mystigo, reviendrai le voir... tout de suite, suivant sa naïve expression. — Bien ! ne pleure plus, dit Mouton, sois sage et écoute bien tes nouvelles mamans qui t'aimeront beaucoup, va ! un dernier baiser et adieu... c'est-à-dire, au revoir, dit Mystigo en s'efforçant de retenir ses larmes qui coulèrent malgré lui. Pauvre Mystigo ! — Suis-je bête, se mit-il à dire en détournant la tête ; voilà que je pleurniche à mon tour tout en l'exhortant à se calmer lui-même. Il s'arracha enfin aux bras du petit garçon qui, bien que pleurant toujours, était cependant plus calme et s'éloigna en essuyant ses yeux. Mystigo s'en fut dire un dernier adieu à ses professeurs et amis et partit l'après-midi même.

Plus de cent camarades l'accompagnèrent à la station du chemin de fer : tous ensemble, prirent le coup de l'étrier au café de la gare en disant : « A Mystigo et à l'année prochaine ! » Hélas ! l'année prochaine devait être l'année terrible ainsi que l'a appelée Victor Hugo et Dieu seul savait si tous allaient se revoir au collège. Le train pour Belfort qui portait Mystigo s'ébranla au chant de la Marseillaise, alors tolérée à ce moment-là par la police impériale, à cause des circonstances graves que l'on traversait. Mystigo agita une dernière fois son képi de lycéen et sortit de la ville aussi grand peut-être, qu'un général romain entrant à Rome en triomphateur. Bons camarades tout de même, dit Mouton en essuyant une larme ; puisse-je les revoir tous. Le chemin de fer de Paris à Mulhouse (Alsace) qui passe à Vesoul, tourne cette ville en décrivant un demi-cercle. Et comme la cité vesulienne est bâtie en amphithéâtre au pied d'un mont couvert de vignes, lequel est surmonté d'une chapelle dédiée à la Vierge, Mystigo put dire adieu à tous les lieux qui lui rappelaient un souvenir.

ASTIDE.

(A suivre).

## SOULAGÉ D'UN GROS POIDS

*Blanche.*—Vous avez vu mon père ?

*Alphonse.*—Oui, et je lui ai dit que j'étais venu pour lui demander la main de sa petite fille chérie.

*Blanche.*—Qu'a-t-il dit ?

*Alphonse.*—Il m'a dit oui, mais qu'au premier abord il avait cru que je voulais lui emprunter de l'argent.